



## CHAPITRE IX

Un malheur n'arrive jamais seul. — Destruction de Kimpoko-Station. — Guerre dans le Bolobo. — Le canon de Liebrechts. — Flore et faune du district bayanzi. — Les journées d'Ibaka. — Division du temps chez les Bayanzi

**E**NCORE en proie à la consternation que lui causait la catastrophe de Msuata, Stanley recevait coup sur coup à Léopoldville plusieurs courriers arrivant de directions diverses et lui apportant des nouvelles plus alarmantes les unes que les autres.

L'un, de Vivi, annonçait la défection en masse d'un nombre considérable de serviteurs noirs, un autre, du Niari, apprenait que Hanssens avait reçu une blessure dans une affaire dont il était sorti victorieux; un troisième,

de Kimpoko, signalait la situation grave dans laquelle une révolte des Banfunu plaçait Amelot.

Un vent contraire se déchainait sur le territoire acquis au protectorat de l'Association; et de nouveau, mais pour cause de légitime défense, le sang des indigènes attristait le drapeau bleu à étoile d'or.

Devant ces navrantes missives Stanley ne se découragea point; son énergique présence d'esprit lui dicta le seul parti à prendre.

Dans le bas Congo, les destinées de l'expédition étaient protégées par la présence de nombreux vétérans de l'œuvre africaine, parmi lesquels figuraient en première ligne Hanssens, Valcke et Nilis.

A Léopoldville, le docteur Van den Heuvel pouvait remplir les fonctions intérimaires de commandant de station.

Stanley résolut tout d'abord de secourir Amelot et de poursuivre ensuite, en amont de l'Équateur, le réseau de ses conquêtes pacifiques, sans négliger néanmoins d'assurer l'existence et le développement des stations établies ou en voie d'installation.

Il équipa aussitôt une flottille de pirogues indigènes, confia le commandement d'une partie de ces embarcations au lieutenant suédois Pagels chargé d'assurer la fondation de Kwamouth-Station, et se rendit à Kimpoko avec le reste de la flottille.

Amelot luttait là en désespéré contre des hordes sauvages mal armées, mais redoutables par leur nombre et leur férocité. Sans provocation aucune de la part du mundelé, les Banfunu s'étaient rués en masse contre la garnison de Kimpoko et avaient ordonné au blanc de quitter la place.

Voici le singulier motif qui avait motivé cette attaque. Le 18 juillet, une femme indigène, étant allée vendre des fruits à la station, avait à son retour, éprouvé une indisposition soudaine qui, mal soignée, s'aggrava promptement et emporta la malade.

Le sorcier de Kimpoko, jaloux du mundelé dont il redoutait la science, exploita ce cas de mort subite pour fomenter un soulèvement hostile contre le mauvais fétiche blanc.

Le 19, tous les guerriers valides de Kimpoko, armés de vieux mousquets, de zagaies et de lances, attaquaient, sous les ordres d'un certain Gambiele, les ouvriers zanzibarites et haoussas occupés aux travaux habituels de la station.

Amelot, surpris par cette attaque, engagea vainement les natifs à rentrer dans l'ordre. Les hordes de Gambiele, surexcitées par les perfides insinuations du sorcier ne voulurent rien entendre : le sang du mundelé et de ses

serviteurs devait couler, disaient-ils, pour venger la mort due à un mauvais sort, de la marchande de fruits.

La garnison de Kimpoko remplaça en toute hâte ses outils par les armes de guerre. Les trente soldats d'Amelot opposèrent aux décharges inoffensives des mousquets banfunu, les détonations meurtrières des fusils à tir rapide.

Le premier feu des assaillis mit sept ou huit guerriers natifs hors de combat et décida les assaillants à chercher prudemment le salut dans la fuite.

Mais le 22 au matin, excités par les paroles de Gambiele, trois cents indigènes cernaient la station avec la ferme résolution de réduire par la famine la petite troupe d'Amelot trop bien outillée pour le combat.

Aucune parole conciliante, aucune promesse de cadeaux ne put déterminer ces sauvages à lever le siège du poste frappé d'interdit pour tous les approvisionneurs de la contrée. Une telle situation ne pouvait durer, Kimpoko-Station n'ayant des vivres que pour deux jours.

Après avoir échoué devant l'opiniâtreté de Gambiele, Amelot dépêcha un courrier à Léopoldville; puis il attendit patiemment, sans paraître tenir compte de l'état de siège et se contentant de réduire les rations de chacun de ses hommes.

Le 25, la flottille de Stanley, renforcée des embarcations du lieutenant Pagels, apparut dans le canal paisible qui circule entre les terres de Kimpoko et les îles du Pool.

A la vue de ce secours si rapidement organisé, Gambiele et ses acolytes se dispersèrent. Stanley, à peine à terre, convoqua dans la station le clan des notables du village. Tous s'y rendirent avec le mfoum de l'endroit, triste personnage, effréné sectateur du fétichisme, qui oublia en ce moment les services multiples que lui avaient, à diverses reprises, rendus les chefs blancs de la station.

L'éloquence habituellement victorieuse de Stanley échoua contre l'obstination persistante des natifs, qui réclamaient la tête d'Amelot pour désensorceler la contrée.

« Nous ferons une guerre impitoyable au blanc, répondaient les notables; la mort du mundelé peut seule détourner les préjudices que sa présence nous a causés. La femme qui a succombé était aimée et respectée par la population du village: c'était la favorite de Gambiele, favori lui-même de notre makoko Gandelay. »

Les fétichistes furent intraitables.

Stanley, comprenant qu'il avait momentanément affaire à des gens exal-

tés, à des enfants terribles incapables de tout raisonnement, termina brusquement la palabre, renvoya les natifs et ordonna lui-même la destruction complète de la station.

Le personnel et le matériel de cet établissement furent dirigés sur Léopoldville sous les ordres d'Amelot si malencontreusement dépossédé par les perfidies d'un sorcier.

Le lieutenant Pagels poursuivit sa route jusqu'à l'embouchure du Kwango où Makouenntcho, toujours animé de bonnes intentions pour les mundelés, accueillit cordialement le successeur de l'infortuné Janssen.

De son côté Stanley était à peine rentré à Léopoldville après une halte prolongée à Kinchassa, qu'il recevait des renseignements inquiétants sur l'attitude des Bayanzi envers le commandant de Bolobo-Station, et des instructions spéciales de Bruxelles tendant à décider l'agent supérieur de l'Association à aller sans délai, et sans établir de nouveaux postes intermédiaires, planter au cœur même de l'Afrique, sur les bords du Congo, aux Stanley-Falls, le drapeau de l'Association.

Fort heureusement, la flottille de ravitaillement commandée par Anderson touchait le 20 août à Léopoldville et pouvait remonter le fleuve dès le 22 du même mois, avec un chargement considérable d'hommes, de vivres et de munitions de guerre.

Le lieutenant Liebrechts, qui avait, peu de jours auparavant, remorqué jusqu'à Léopoldville un canon de campagne sorti des usines Krupp, prenait place avec son lourd bagage à bord du *Royal*.

Le 29 août ces forces navales imposantes côtoyaient la rive gauche du fleuve, en vue du populeux district de Bolobo, lorsque quelques sujets d'Ibaka accostèrent le *Royal* et apprirent à Liebrechts que les Bayanzi incendiaient la station commandée par Brunfaut et juraient d'exterminer jusqu'au dernier les enfants de Boula Matari.

Ces nouvelles furent communiquées à Stanley, qui n'en fut que plus résolu à accélérer la marche des steamers.

Bientôt, en amont d'Itimba, paisible village où le chef paraissait encore se souvenir du service rendu par des blancs à l'occasion des funérailles d'un notable, les voyageurs remarquèrent des attroupements inusités d'indigènes en armes, proférant des cris injurieux, agitant les gongs et frappant à tour de bras sur leurs tambours de guerre.

L'*En Avant*, détaché en éclaireur au plus près de la rive, fut accueilli par une décharge générale, mais sans résultat. La cuirasse résistante du steamer fut à peine bossuée par les décharges des mousquets indigènes composées d'éclats de cuivre et de fer.

Néanmoins cet accueil édifia Stanley sur les intentions manifestement hostiles des Bayanzi. L'*En Avant* vira donc de bord, poursuivi par les huées des naturels trop prompts à crier victoire; mais il revint quelques heures plus tard flanqué à bâbord de l'*A. I. A.*, à tribord du *Royal* présentant à l'avant une large embrasure d'où sortait la gueule bronzée du canon de Liebrechts.

Les Bayanzi qui ignoraient l'outillage perfectionné de la guerre et qui



ÉMILE BRUNFAUT.

croyaient seulement à la valeur des bras et au nombre des ennemis, jugèrent d'un coup d'œil les forces de Stanley comme numériquement plus faibles que les leurs et prirent cette fois pour cible non plus les flancs des embarcations, mais bien les têtes humaines qui émergeaient des bordages.

En tireurs inexpérimentés, les natifs ne tinrent pas compte de la vitesse des steamers et leur feu d'ensemble noya, avec de sifflants ricochets dans le sillage des bateaux, un stock considérable de lingots de cuivre et de fer.

En réponse à d'aussi maladroites attaques, il répugnait beaucoup à Liebrechts de déployer contre les riverains son talent de pointeur expérimenté. L'officier d'artillerie s'apprêtait néanmoins à riposter par quelques coups de canon, lorsque la voix de Stanley vint modifier les intentions du lieutenant.

« Ne tirez pas, monsieur Liebrechts, criait Stanley du bord de l'*En Avant*. Évitez de verser le sang de ces créatures inconscientes; s'il le faut, nos winchesters viendront à bout de nos ennemis... Garons-nous actuellement de la fusillade à l'abri des îlots. »

Puis traçant la route aux steamers, l'*En Avant*, timoné par Stanley lui-même, s'engagea dans l'un des nombreux canaux qui serpentent entre les îles de l'archipel de Bolobo.

Les riverains, se méprenant sur le généreux mobile qui dictait cette retraite, crurent à la lâcheté des mundelés et célébrèrent par des chants et des danses leur prétendue victoire.

À la nuit tombante, les steamers jetèrent l'ancre près d'une île inhabitée s'étendant devant le village de Manga.

Les équipages débarqués sur le bord de l'île opposé à la rive gauche du fleuve ne subirent aucune alerte jusqu'au lendemain matin.

Ce jour-là, l'*En Avant*, doublant seul la pointe nord de l'île précitée, se découvrit aux gens de Manga, qui aussi malintentionnés que les habitants d'aval dirigèrent contre le steamer une vive fusillade. Un Zanzibarite fut cette fois légèrement atteint au bras par un projectile indigène.

Stanley ne put dès lors maîtriser la rage de l'équipage. Des détonations successives et meurtrières parties du bord de l'*En Avant* semèrent la mort et perforèrent huttes et bananiers dans le village de Manga.

Au vacarme de la mousqueterie, le *Royal* et l'*A. I. A.* avaient rejoint l'*En Avant*.

Les équipages des deux steamers, emportés par l'exemple des matelots de l'*En Avant*, contribuèrent à déblayer rapidement la rive gauche, à mettre en fuite les naturels déjà affolés au seul aspect de la multiplication des forces des blancs.

Les natifs de Manga, cachés dans les hautes herbes et les massifs de la rive gauche, suivaient curieusement les manœuvres des étrangers. Leur étonnement fut à son comble lorsqu'ils virent les troupes de Boula Matari procéder avec un calme parfait aux préparatifs d'un repas.

Enhardis par les procédés inoffensifs de leurs ennemis victorieux, les naturels sortirent peu à peu de leurs cachettes et formèrent, deci, delà,

des groupes compacts et animés, sortes de conciliabules où furent agitées des questions de paix et de guerre.

Stanley et Liebrechts, pourvus l'un et l'autre de bonnes jumelles de marine, observaient de leur île la gesticulation expressive des noirs délibérant.

« Regardez je vous prie, le personnage affublé d'une coiffure de plumes rouges et autour duquel se massent insensiblement nos ennemis déconfits, disait Liebrechts à Stanley, c'est probablement le chef de la localité.

— Vraisemblablement, répondit Stanley, cet homme doit être le chef de Manga. La foule se presse sur ses pas; on lui montre des Calebasses perforées par les balles de nos winchesters et tombées de la cime des palmiers vinifères où elles s'emplissaient de malafou, puis des huttes et des bananiers déchiquetés par nos projectiles, enfin un homme et une femme qui paraissent grièvement blessés. Les dégâts matériels semblent surtout affecter ces hommes cupides qui en voulaient naguère à notre vie.... Mais, le chef s'avance jusqu'à la rive, des lances sont plantées en croix, on nous fait des signaux. Une pirogue est détachée; elle nous amène la paix sans nul doute : apprêtons-nous à recevoir comme il convient le parlementaire de Manga. »

L'embarcation indigène signalée débarquait en quelques minutes, non loin du camp des explorateurs, le chef de Manga, un certain Miongo, et une faible escorte.

Conduits avec beaucoup d'honneurs près de la tente de Stanley, les vaincus exposèrent avec force gestes de désespoir les maux que leur avait occasionnés le combat de la matinée. Ils se déclarèrent prêts à accepter la paix, à condition toutefois que les mundelés feraient des cadeaux en réparation des dommages essuyés par leurs caves aériennes.

Devant ces prétentions inqualifiables, Stanley et Liebrechts ne purent dissimuler un sourire moqueur.

« Comment, mon bon Miongo, dit l'agent supérieur, vos gens ont commencé les hostilités, depuis deux jours nous sommes pourchassés comme des bêtes fauves par les riverains, les flancs de nos steamers sont endommagés par vos projectiles, et vous avez l'aplomb d'exiger de nous des cadeaux pour faire la paix! En vérité, chef de Manga, j'ignore où vous avez puisé assez d'audace pour venir me dicter de telles conditions. Retournez à votre village et dites à vos guerriers que Boula Matari refuse non seulement de donner un seul mitako, mais qu'il exigera au contraire des populations riveraines des indemnités considérables, payables en denrées alimentaires.

— Mais alors, répliqua effrontément Miongo, vous voulez la continuation de la guerre, Boula Matari ! Peut-être ignorez-vous le nombre des guerriers dont dispose notre souverain Ibaka. C'est lui qui a déchaîné contre les blancs les populations des villages riverains.

— Quoi ! Ibaka s'est mis à la tête de l'insurrection ? interrompit Stanley rouge de colère. C'est bien, retirez-vous, Miongo ; je ne puis traiter avec vous des conditions de paix ou de guerre. Je veux m'adresser en personne au roi des Bayanzi. »

L'heure tardive empêcha seule Stanley de mettre sur-le-champ ce projet à exécution.

Le camp ne fut levé que le lendemain au petit jour. La flottille prenant le large, vogua plusieurs heures hors de portée des mousquets à silex des sauvages de la rive gauche et s'arrêta vers midi au pied du morne où s'élevaient les bâtiments de Bolobo-Station noircis par l'incendie.

Depuis trois jours Brunfaut et la garnison peu nombreuse de ce poste soutenaient vaillamment une lutte incessante contre des ennemis vingt fois supérieurs en nombre, mais heureusement mal armés et mauvais tireurs.

Les difficultés entre Brunfaut et les sujets d'Ibaka dataient du jour même où l'approche de Stanley avait été connue dans le district de Bolobo. Les Bayanzi en voulaient, paraît-il, à Boula Matari pour un motif particulier, motif qui restera sans doute toujours inconnu.

La bravoure des Bayanzi, due à des causes diverses mais surtout à l'ignorance, n'allait pas jusqu'à la témérité. La jonction des équipages de la flottille aux troupes de Bolobo-Station suffit pour calmer l'effervescence qui régnait dans le district d'Ibaka.

De village en village on se répéta que les blancs étaient en forces à la station, et aucune horde guerrière n'osa affronter la petite armée de Boula Matari.

Ibaka, prévenu par Miongo du projet de Stanley, se rendit en personne à Bolobo-Station pour traiter des conditions de paix. Il offrit au roi des mundelés de l'Afrique centrale des poulets, des chèvres, des moutons, de la farine de cassave, en un mot, des quantités importantes de provisions alimentaires.

A ce prix, Stanley consentit à reconnaître encore Ibaka pour ami ; mais, il ne ménagea pas au monarque ses plus dures réprimandes ; et il l'avisa même de la présence à la station d'un fusil monstre susceptible au besoin de démolir à quatre kilomètres la plus solide cabane du pays.

« Cette arme, disait l'agent supérieur, est le fétiche le plus sûr des mun-

delés. Grâce à elle, la victoire n'abandonne jamais les troupes de Boula Matari. Sa voix, puissante comme le tonnerre, fait résonner les échos des montagnes à dix lieues à la ronde. Partout où son projectile passe, il détruit, brise, renverse, perfore tous les obstacles rencontrés. »

Le roi de Bolobo supplia aussitôt Stanley de faire parler le monstre-fusil.

« Pas aujourd'hui, répliqua le sollicité. Demain nous disposerons le canon sur le morne de Bolobo-Station et mon frère, le lieutenant Liebrechts, battra ce fétiche de bronze en présence des notables de la contrée réunis ici-même par vos soins. »

Le lendemain en effet Ibaka, qui avait fait répandre dans les villages environnants la nouvelle de l'arrivée chez les blancs d'un monstrueux fusil fétiche, arrivait à la station avec une suite nombreuse, composée de ses favorites, de ses courtisans et de tous les notables des villages de Bolobo, de Manga et d'Itimba.

La pièce d'artillerie avait été mise en batterie au sommet de l'escarpement tombant à pic dans le Congo, et sur lequel avait été élevés les bâtiments incendiés de Bolobo-Station. La gueule du canon était tournée vers le fleuve, dont la largeur sur ce point est de cinq mille mètres environ. Liebrechts, Brunfaut, Roger, que le *Royal* avait aussi amené de Msuata à Bolobo, et Stanley, se tenaient auprès de l'engin de meurtrier.

Ibaka et les notables de l'assistance noire qui couvrait le plateau dénudé de Bolobo-Station furent invités tour à tour à examiner le volumineux appareil fétiche qu'ils se refusèrent à appeler fusil.

Lorsque le premier mouvement de curiosité fut apaisé, Liebrechts ordonna à des serviteurs de la station d'aller remorquer et fixer dans le fleuve, à deux milles environ de la rive gauche, une pirogue vermoulue et hors de service, bonne précisément, en l'absence du légendaire tonneau des polygones d'artillerie, à servir de cible au tir au canon.

Cet ordre exécuté, le lieutenant pointa et chargea sa pièce. Les natifs suivaient avec la plus grande attention les manœuvres du pointeur. Selon leur pensée, Liebrechts devait préluder à la cérémonie par des incantations et des prières; l'exercice du pointage et du chargement constituait un appel à l'attention du fétiche.

« Vous voyez tous cette pirogue ballottée par les vagues au milieu du courant, fit traduire Liebrechts; il n'est pas un de vous qui songerait à l'atteindre avec la charge la plus forte que puisse supporter un de vos mousquets. Eh bien, l'énorme balle de plomb que renferme mon fusil fétiche va en un instant faire voler cette embarcation en éclats. »

Un murmure d'incrédulité accueillit ces paroles.

Les natifs secouaient la tête et souriaient ironiquement en montrant leurs dents limées ou cassées au marteau.

Liebrechts, sans se déconcerter, rectifia le pointage et fit feu. Les naturels percurent un nuage épais de fumée et une détonation formidable; les plus rapprochés du fleuve purent voir la pirogue percée à jour s'emplier d'eau et couler à pic, tandis qu'une colonne liquide s'élevait et retombait presque simultanément au milieu du courant avec le sifflement d'une trombe soudaine.

Un tremblement convulsif courut dans l'assistance noire; les incrédules de tantôt, devenus fanatiques croyants en la mystérieuse puissance du canon, acclamaient par des chants frénétiques les prouesses du fusil fétiche et l'adresse du féticheur Liebrechts; mais quelques noirs doutaient encore des qualités de l'engin de guerre.

Le colosse Miongo, entraitres, affirmait que le mkissi de bronze, docile à la voix de Liebrechts, se montrerait rebelle aux ordres de tout autre blanc.

Brunfaut s'offrit à montrer séance tenante le ridicule de cette affirmation susceptible de faire du chemin dans cette ignare assemblée.

Un nouveau boulet fut pointé par le chef de Bolobo-Station et souleva cette fois, à une distance de trois milles, une nouvelle gerbe liquide dans le Congo.

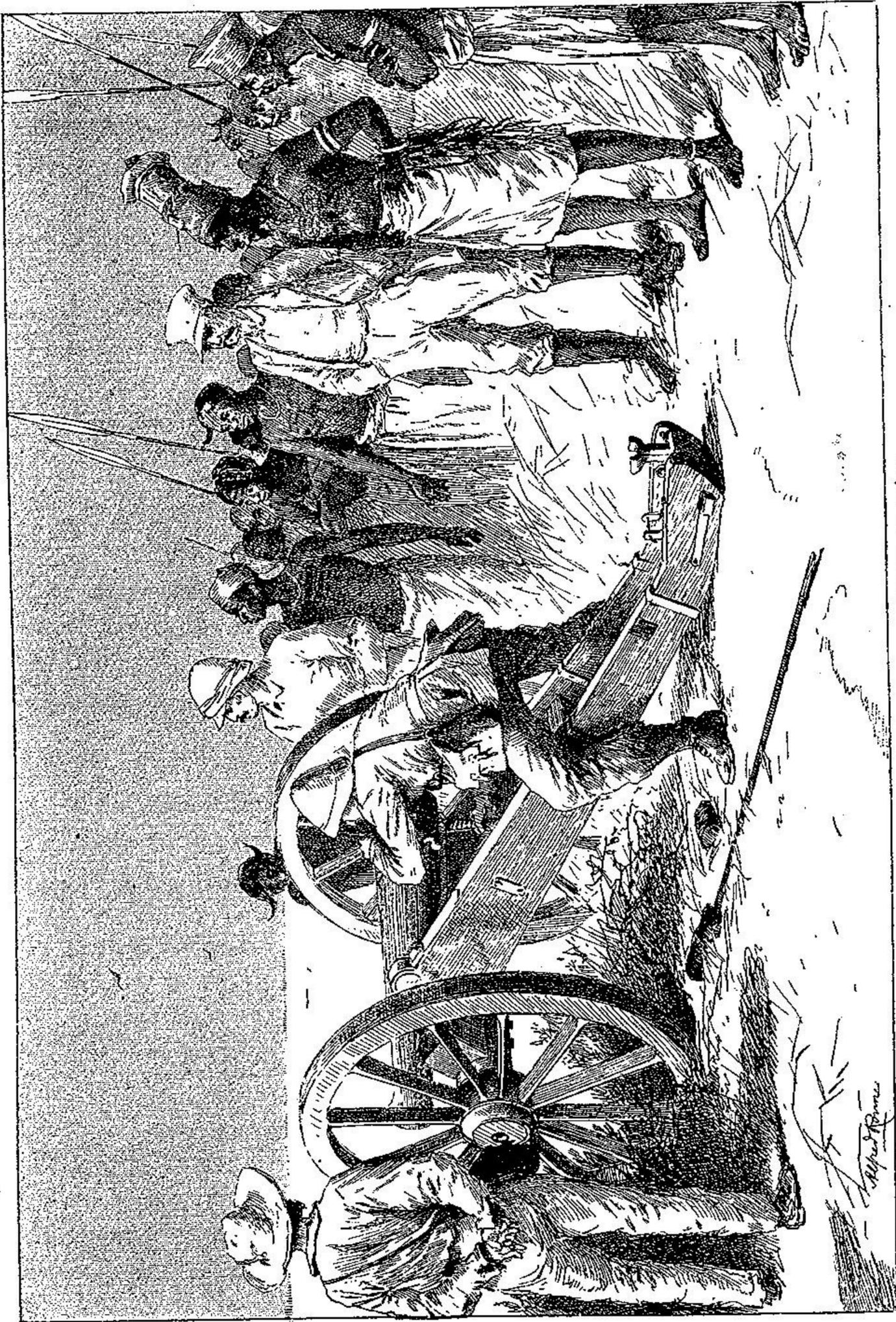
Ce dernier essai pacifique du canon désormais légendaire de Bolobo imposa silence aux plus incrédules.

Décidément le fétiche redoutable obéissait à tous les blancs indistinctement et pouvait à l'occasion porter à d'incalculables distances la destruction et la mort.

Stanley mit immédiatement à profit l'effet produit sur les indigènes par les expériences de tir. Il rassembla les chefs et les notables de l'assistance, et tout en leur assurant que le pouvoir destructeur du canon Krupp ne serait jamais invoqué contre les villages bayanzi, si les naturels respectaient toujours les mundelés et leurs établissements, il exigea d'eux le paiement immédiat de huit cents mitakos à titre d'indemnité de l'incendie de Bolobo-Station.

Quelques sourdes récriminations s'élevèrent devant les exigences de Boula Matari; Ibaka promit néanmoins de payer.

Deux jours après, le roi de Bolobo rançonna les villages bayanzi, et put remettre aux vainqueurs le nombre considérable de fils de laiton demandé par Stanley.



LE LIEUTENANT POINTA ET CHARGEA SA PIÈCE.



L'agent supérieur se disposa dès lors à quitter Bolobo avec la flottille. Brunfaut, depuis longtemps édifié sur le caractère plein de rancunes des Bayanzi, fit remarquer au chef de l'expédition combien il lui serait difficile de renouer désormais des relations courtoises et amicales avec les sujets rançonnés d'Ibaka.

« Ces gens à l'aspect doucereux, disait Brunfaut en montrant à Stanley les principaux mfoums du district venus à la station le 15 septembre pour souhaiter un heureux voyage à Boula Matari, ces êtres en apparence sociables, sont autant de créatures vindicatives, haineuses et cupides à l'excès. Ils vous ont payé récemment huit cents mitakos sans essayer de se soustraire par la force à cette exigence; mais ils comptaient ce jour-là avec les fusils et le canon dont nous disposions. La flottille partie, je reste de nouveau à Bolobo avec vingt-cinq hommes à la merci de milliers d'assassins. J'ai la ferme conviction de ne pouvoir relever de ses cendres la station de Bolobo avec un personnel aussi restreint et qui sera fatalement en butte aux attaques incessantes des sauvages. »

Les objections de Brunfaut étaient fondées. Stanley consentit à laisser à Bolobo un renfort de serviteurs noirs sous les ordres du lieutenant Liebrechts.

« Vous vous mettez d'accord, messieurs, ajoutait Stanley en s'adressant aux deux pionniers pour partager entre vous l'administration du domaine.

Le 16 septembre, la flottille s'éloignait du district d'Ibaka et emportait vers l'Équateur Stanley et Roger.

Liebrechts et Brunfaut restés sur le plateau ruiné par l'incendie, et désireux de faire face au danger probable de nouveaux conflits avec les indigènes, se divisèrent les charges du gouvernement de Bolobo.

L'officier accepta les portefeuilles de la guerre, de l'intérieur et des travaux publics, Brunfaut géra le ministère des affaires étrangères.

Le rôle de diplomate n'était point une sinécure chez les peuplades de cette région; rien n'était plus malaisé que de décider les natifs à permettre la reprise des travaux de construction de la résidence des mundelès.

Stanley avait malheureusement manqué de tact en exigeant le versement des huit cents mitakos. Tout peuple vaincu, rançonné, appauvri par le vainqueur nourrit contre lui une rancune que les années n'effacent pas. Cela est vrai surtout, pour les peuplades incultes de l'Afrique centrale chez qui la question d'intérêt prime tout.

Les Bayanzi, grands trafiquants sans foi ni loi, avaient accordé aux mundelès le droit de vivre et de bâtir sur leurs terres, dans le but de se créer

des voisins généreux et riches, taillables et corvéables à merci. En d'autres termes, la station de Bolobo devait être la vache à lait du district, ou bien elle ne devait jamais exister.

Mais Brunfaut et Liebrechts, n'étant pas autorisés à encourager les mauvais penchants de ces peuplades, endossèrent courageusement les imprudentes revendications de l'agent supérieur de l'Association et maintinrent envers et contre tous les chefs de la contrée leurs droits à reconstruire la station incendiée.

Les Bayanzi refusèrent d'aider en quoi que ce fût à la reconstruction du poste; ils persistèrent à rôder par groupes armés dans les parages de la station et allumèrent à diverses reprises des incendies dans les herbes environnantes, pour brûler les pans de bâtisses en bois et en mortier que les travailleurs de Liebrechts élevaient péniblement, l'outil d'une main et le fusil de l'autre.

En découvrant ainsi une vaste étendue de terrain, les indigènes ne se doutaient pas qu'ils rendaient un véritable service aux pionniers. L'incendie en dévorant la savane supprimait les sombres cachettes d'où les bandits de Miongo pouvaient, sans être vus, tirailler contre le personnel de la station.

Brunfaut et Liebrechts se gardèrent bien de contrarier leurs ennemis dans cette tâche soi-disant malveillante.

Lorsque les flancs du morne escarpé où campaient les travailleurs furent entièrement dénudés, il devint impossible aux Bayanzi de s'approcher en rampant sans être découverts et d'éviter le tir des winchesters.

Les natifs comprirent trop tard la maladresse stratégique qu'ils avaient commise; ils cessèrent d'inquiéter les équipes laborieuses des blancs et Bolobo-Station fut rebâtie sur l'emplacement de l'ancien poste.

Le bâtiment principal, qui mesure douze mètres de longueur sur quatre de largeur, s'étend au centre du plateau, dominant le Congo d'une hauteur de cent quatre-vingts mètres. C'est une maison à simple rez-de-chaussée, construite en bois et en mortier, recouverte d'un toit de loango à double pente et entourée d'une véranda; elle est divisée en trois appartements.

A quelque distance de cette construction s'élevèrent successivement une maison de logement plus petite, destinée aux blancs de passage, les chimbecks des hommes de couleur, la cuisine, une étable pour les chèvres et un poulailler.

Des bananiers, des plants de canne à sucre, des jardins furent disposés autour de ces diverses fabriques. Dix hectares de terrain furent successivement défrichés, on y planta des pommes de terre, on y sema du maïs,

du sorgho. Grâce à l'admirable fertilité du sol, les blancs pouvaient désormais compter sur des récoltes suffisantes pour nourrir le personnel pendant plusieurs mois et se soustraire de cette façon au mauvais vouloir des marchands indigènes de la contrée.

Soit que les Bayanzi fussent revenus à des sentiments plus calmes, soit que l'attitude décidée de l'officier d'artillerie et le langage persuasif et ferme à la fois de Brunfaut eussent favorablement impressionné les chefs du district, les conflits sanglants disparurent, et les rapports redevinrent amicaux entre les blancs de la station, le roi Ibaka et son peuple.

Pendant le mois de novembre, Brunfaut visita assidûment les mfoums des villages environnants et parvint à se les concilier par ses bons procédés.

Le ministre des affaires étrangères du gouvernement civilisé de Bolobo sut tirer parti de ses déplacements diplomatiques; il se fit partout des amis et des frères de sang bayanzi et put dès lors explorer sans crainte, avec une faible escorte, une portion considérable du district d'Ibaka.

L'explorateur a consigné dans une très longue lettre ses impressions et ses observations ethnographiques sur les Bayanzi. Compatriote du capitaine Hanssens, Brunfaut s'est appliqué à compléter les renseignements fournis sur cette peuplade par le fondateur de Bolobo-Station. Nous sommes heureux de reproduire ici quelques fragments de cette intéressante correspondance.

« Le royaume d'Ibaka, écrit Brunfaut, est fort beau dans son ensemble; il offre certains paysages réellement magnifiques. Malgré les incendies allumés par les indigènes à certaines époques de l'année dans le but de détruire les broussailles et les hautes herbes qui atteignent rapidement de quatre à cinq mètres de hauteur, la végétation y est permanente et vigoureuse.

« Dans le bas Congo, au contraire, ces mêmes incendies volontaires plus fréquents détruisent tout et donnent au paysage un aspect lugubre.

« L'archipel de Bolobo que l'on découvre de notre poste présente une succession d'îlots boisés, que peuplent les crocodiles et des hippopotames et où volent en grand nombre des oiseaux dont le plumage aux couleurs éclatantes compense la voix stridente; car il n'est pas un seul de ces oiseaux dont le chant ait quelque chose d'agréable. On croirait qu'ils se ressentent de l'état sauvage du pays et de ses habitants humains.

« Les rives sont montagneuses et boisées, les tecks, les gâïacs, les mangliers rouges, noirs, des variétés infinies d'acacias, les mahogonis (acajou) s'y rencontrent abondamment, ainsi que les palmiers et les bananiers à larges feuilles, sans lesquels tout paysage africain serait incomplet.

« La flore de ces parages est d'une richesse inappréciable : les orchidées de toute espèce, le réséda sauvage, le gloxinia, de ravissantes liliacées, et bien d'autres plantes équatoriales croissent un peu partout dans un pittoresque pêle-mêle. Les parfums délicieux qu'elles exhalent atténuent fort heureusement pendant la saison sèche les exhalaisons putrides des marécages.

« Le règne animal compte ici, et partout du reste sur les bords du haut Congo, bon nombre d'individus aussi curieux qu'intéressants. Les oiseaux qui visitent et charment le plus assidûment notre résidence, sont : le vulgaire moineau, le perroquet gris à queue rouge, les bengalis rouge, bleu, gris, orange, les colibris, les aigles pêcheurs.

« Mais au-dessous de ces charmants hôtes aériens qui jettent la note gaie dans le va-et-vient journalier et monotone de la station, rampent une infinité de désagréables et dangereux reptiles, variant de dimensions, de couleurs, mais tous plus nuisibles, plus venimeux les uns que les autres.

« On s'arrête parfois saisi d'une peur instinctive au moment d'écraser une petite vipère verte, grosse comme un crayon ordinaire ; plus loin, on est glacé d'effroi devant un monstrueux typhon ou devant un boa qui ne sont pas fort heureusement aussi redoutables que l'ont affirmé certains voyageurs.

« Dans le sous-bois et les forêts du voisinage, les éléphants et les variétés les plus nombreuses de l'antilope se rencontrent par troupes.

« Les léopards et les panthères y cherchent de jour un abri contre les chasseurs, et ces ignobles fauves se hasardent aux heures propices de la nuit noire aux abords des parages habités pour dévorer en toute sécurité les malheureux volatiles des poulaillers, ou les faibles brebis des étables.

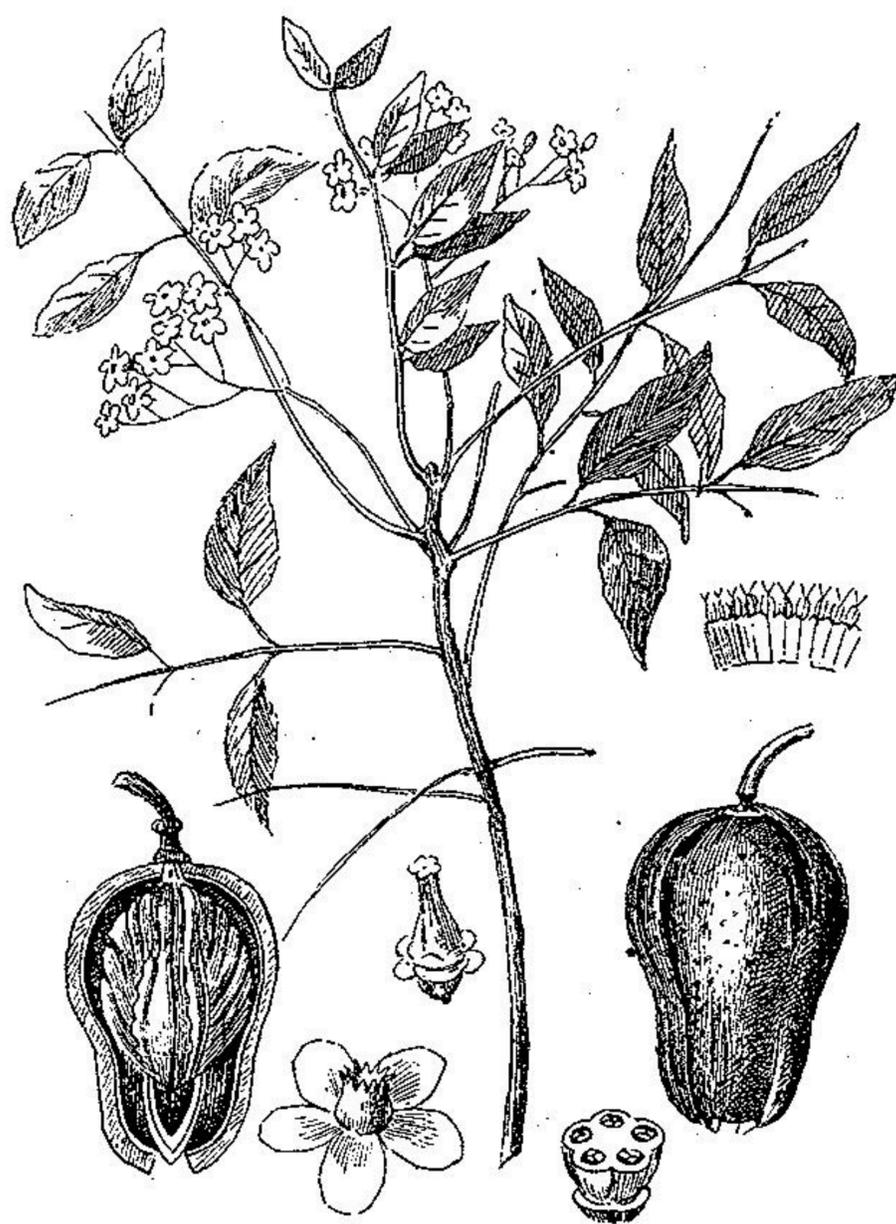
« Le buffle est l'objet d'une chasse spéciale de la part des indigènes. Pour le prendre, on creuse d'énormes fosses, plus larges en bas qu'en haut, de façon que l'animal qui y tombe ne puisse s'en échapper, et on les couvre des herbes et des feuilles dont les buffles sont les plus friands. Il est ainsi facile d'achever à coups de fusil ou de lance la bête tombée dans le piège. C'est de la même manière que les nègres du haut Congo chassent l'éléphant.

« Le lion n'est pas commun ; mais parfois on signale la présence du roi des forêts dans les environs de Bolobo. Nous avons entendu, fréquemment au coucher du soleil ses rugissements lointains.

« Un autre quadrupède remarquable, que je crois être l'antilope bubale,

a été rencontré dans le district de Bolobo. D'une taille à peine inférieure à celle du bœuf, il lui ressemble assez quant à la forme de la tête et du corps. De couleur rousse, il a des cornes polies et d'un noir luisant, mais implantées de telle sorte que l'animal ne peut s'en servir pour frapper son ennemi. Sa peau, comme celle du buffle, pourrait servir à la confection de vêtements inusables.

« Je ne suis, hélas ! qu'un profane en fait de sciences naturelles et je dois



FLEURS ET FRUITS DU MAHOGONI (ACAJOU).

arrêter ici mon énumération incomplète des richesses vivantes du district de Bolobo. Mon instruction sur les denrées négociées et négociables chez les Bayanzi laissera peut-être moins à désirer que mes connaissances en botanique et en zoologie.

« Les Bayanzi, quoique possesseurs de nombreux villages, forment une espèce de peuplade nomade détachant dans toutes les directions des cara-

vanes commerçantes. Pour la facilité de leurs transactions commerciales, ils ont bâti leurs cabanes sur les bords du Congo; à cent cinquante ou deux cents mètres du rivage, il est fort rare de rencontrer des groupes d'habitations.

« Les terres qu'ils occupent et cultivent appartenaient primitivement à une peuplade paisible, refoulée aujourd'hui à plusieurs lieues dans l'intérieur des terres, vers l'orient.

« Les Bayanzi sont cupides, voleurs, querelleurs et batailleurs; ils exploitent leurs voisins de toutes les façons et ne se montrent jamais disposés à se laisser exploiter eux-mêmes.

« Les marchandises qui font l'objet le plus important de leur trafic sont l'ivoire, des poudres de diverses couleurs, rouges, jaunes et blanches, et du poisson fumé.

« L'ivoire leur arrive de divers points du pays de Bolobo, aussi bien que des districts de l'Iribou et de Banngala.

« Les riverains ne chassent pas l'éléphant; ils achètent l'ivoire en seconde et troisième main. Du reste pour toutes les denrées dont ils trafiquent, à l'exception du poisson qu'ils pêchent et fument eux-mêmes, ils sont plutôt des commissionnaires en marchandises, des agents transitaires entre les nègres des contrées d'amont et les habitants des rives du Pool.

« Ils sont très experts dans le choix des défenses d'ivoire, que les Banngala et les Bakouti viennent leur offrir en vente. J'ai remarqué au village d'Ibaka de superbes pointes d'éléphant destinées au transit; une d'elles, entre autres, mesurant plus de deux mètres de longueur, pesait cent soixante trois livres anglaises (soit soixante-quatorze kilogrammes). Le pachyderme dépouillé de cet ornement avait dû promener longtemps dans quelque forêt tropicale un poids de cent quarante huit-kilogrammes d'ivoire!

« Un des chefs de la maison Daumas Béraud et C<sup>ie</sup> de Paris possède une défense pesant quatre-vingt-quinze kilos.

« Les poudres de couleurs diverses servent à la toilette des indigènes. C'est surtout aux époques fréquentes de troubles et de combats, de guerres civiles, que la consommation de ces ingrédients colorants atteint le chiffre le plus élevé.

« Les guerriers, outre leur peinturlurage habituel qui les enlaidit, se teignent de façon à devenir hideux. L'un se peint un lorgnon blanc, une ligne jaune le long du nez, un cercle rouge au milieu du dos; l'autre dessine un signe multicolore sur le gros orteil et trace une ligne rouge ou bleue coupant bizarrement la figure de l'œil gauche à la partie inférieure droite du menton.

« Ainsi affublés, ils revêtent les pagnes les moins fanés de leur garde-robe, se munissent de tout un attirail de fusils à silex, de couteaux, de lances, d'arcs et de flèches, se parent de plumes et de peaux de fauves et partent, en criant, chantant et gambadant, à la rencontre de l'ennemi.

« En les voyant se mettre en route, on pourrait croire que le sang humain coulera à flots. Il n'en est rien. Lorsque les adversaires sont en présence, ils se bornent à tirer le plus grand nombre de coups de fusil possible, sans épauler, sans viser, au-dessus, à droite ou à gauche des troupes ennemies, en évitant presque avec soin, à moins que le motif de la guerre ne soit d'une gravité incontestable, de tuer ou de blesser plus d'un combattant.

« Si quelque maladroit tireur a mis hors de combat un guerrier ennemi, les hostilités cessent aussitôt. On palabre pendant plusieurs jours, le camp auquel appartient le blessé ou le mort réclame et obtient en mitakos un dédommagement. On boit alors du malafou, et l'on se sépare bons amis comme auparavant.

« Les armes des Bayanzi, à l'exception du fusil à silex importé d'Europe, se composent d'arcs, de flèches, de lances et de couteaux de fabrication locale.

« Les arcs et les flèches sont des engins de guerre actuellement dédaignés par les indigènes aussi, n'en voit-on que fort rarement. La corde de l'arc est fabriquée de fibres d'aloès. Les natifs tissent également avec les fibres de l'aloès une étoffe fort solide habituellement ornée de dessins réguliers et de différentes couleurs.

« Les flèches, très légères, sont faites d'un bois flexible et terminées par un morceau de fer façonné tantôt en forme de fer de lance, tantôt en forme d'hameçon, ou encore simplement pointu et muni dans sa longueur de plusieurs crochets.

« Les lances aux longues hampes de bois de teck sont armées d'une lame de fer, plate, à double tranchant, le plus souvent ornée d'incrustations et percée à jour de petits trous étoilés et disposés symétriquement à intervalles égaux.

« Les couteaux méritent une description particulière. Ils sont parfaitement bien confectionnés, ils servent en général à orner la ceinture des hommes libres et varient de forme, de dimensions et de finesse d'exécution, suivant le degré d'importance, de fortune et d'adresse de leurs possesseurs. Les lames mesurent généralement de trente à quarante centimètres de longueur, et de cinq à sept centimètres de largeur à la base. Les uns s'élargissent sensiblement et se terminent en forme arrondie à leur

extrémité; les autres sont recourbés en croc; d'autres affectent la forme d'une serpe ou bien encore figurent deux petites faucilles reliées par un tranchant droit et court.

« Les manches de ces couteaux sont d'un bois très solide et recouverts de fil de laiton, de plaques de cuivre à ornements repoussés, remarquables par la finesse et la régularité du dessin.

« En général ces couteaux sont aiguisés de manière à couper aussi bien que les rasoirs de nos barbiers.

« J'ai pu voir à Bolobo, à l'occasion d'une guerre entre les populations de deux villages voisins, un petit chef peu vigoureux, presque chétif et qui m'avait toujours paru un être inoffensif, venir à moi et me montrer d'un air triomphant son couteau ensanglanté.

« Le mfoum avait blessé dans le combat un ennemi d'un coup de fusil et il l'avait fait prisonnier; la paix conclue entre les deux camps, il avait plus tard tranché d'un seul coup de couteau la tête du captif impropre à tout travail en raison de sa blessure, et ce crâne humain paraît encore la toiture de la hutte du vainqueur.

« Mon homme était tout fier de son hideux trophée; il parut assez mécontent des reproches que je lui adressais au sujet de l'acte barbare qu'il avait commis.

« C'est que, avec le même orgueil qui pousse les États conquérants de notre vieille Europe à collectionner dans les musées les drapeaux ou les canons pris à l'ennemi, auprès des armes favorites de leurs héros, les Bayanzi collectionnent et piquent au faite de leurs cabanes les têtes humaines coupées aux cadavres de leurs adversaires d'un jour, à côté de celles de leurs épouses favorites décédées ou sacrifiées.

« Il résulte de cette atroce coutume que la plupart des villages bayanzi offrent un spectacle répugnant et hideux à la vue.

« Les maisons de ces bourgades sont cependant beaucoup mieux construites que celles du bas Congo.

« La régularité des lignes, la symétrie, quoique n'étant pas parfaite, sont cependant plus heureusement observées que dans les autres districts.

« Certains villages sont formés par trois seules rangées de huttes, parallèlement disposées et laissant entre elles des espaces fort larges ou rues, assez bien entretenues, mais le plus souvent encombrées d'enfants sales, nus et dégoûtants, grouillant, pataugeant là dedans en nombre incalculable.

« Les huttes sont toujours spacieuses et possèdent rarement d'autre ouverture que la porte. Les parois sont fabriquées avec deux claies de

rotang appliquées l'une sur l'autre, mais laissant entre elles une sorte de rainure où l'on fait glisser des feuilles de palmier qui se couvrent, se tassent et finissent par clore hermétiquement la cloison.

« Le toit construit avec les tiges séchées du loango est à double pente, et garantit aussi bien des ardeurs du soleil que des ondées diluviennes.

« Au-dessus de la porte de chaque hutte, pendent ou sont fixés un certain nombre de mkissis, fétiches lares, se composant des objets les plus disparates qu'il soit possible d'imaginer.

« Ici l'on remarque un bouquet de plumes de coq ou d'aigle pêcheur; là un morceau de fer de lance, une écaille d'œuf, un crâne de singe, une arête dorsale de poisson... Bref tout ce qui est tombé sous la main des propriétaires toujours à la recherche de nouveaux gri-gri.

« Autour des habitations croissent les inévitables palmiers, élais ou *Raphia vinifera*, et les bananiers dont le fruit peut être à volonté mangé cru, cuit et en compote. Quelques plantes légumineuses et autres herbacées sont également cultivées par les femmes indigènes à proximité de leurs cases.

« C'est, on le sait, la négresse qui vaque aux besoins du ménage, cultive les champs et porte les fardeaux. La femme bayanzi sert de bête de somme; lorsque les années ont courbé ses épaules et l'ont rendue impuissante à remplir son rôle laborieux, elle est vendue par son maître et mari aux parents de quelque notable décédé, pendue haut et court, ou décapitée afin que son âme éternelle plane dans l'espace en compagnie de celle du défunt:

« Quant au nègre bayanzi, soit chez lui, soit en voyage d'affaires, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau temps, que le moment soit à la paix ou à la guerre, il emploie la plus grande partie de sa journée à se tatouer ou à se peinturlurer, à fumer ou à se griser et à goûter sous l'ombrage d'un arbre séculaire les douceurs ineffables du *far niente*.



UNE FEMME BAYANZI.

« Le culte des fétiches absorbe les trois quarts de l'existence d'un Bayanzi puissant et désœuvré.

« Il m'a été donné de visiter bien des fois le grand roi Ibaka, le plus fanatique sauvage, le plus superstitieux fétichiste, la plus paresseuse créature de tout le district de Bolobo.

« J'ai scrupuleusement noté les occupations quotidiennes de ce personnage couronné. Aussitôt levé, le matin au petit jour, Ibaka n'oublie pas de mettre son chapeau, tandis qu'il oublie quelquefois d'attacher son pagne; il sort immédiatement de chez lui et à l'aide d'un petit tube creux il va siffler aux quatre coins de sa maison; puis, tenant à la main une bûche allumée, il gesticule aux mêmes angles de sa demeure en prononçant des mots incompréhensibles qui, à l'en croire, sont doués d'un pouvoir cabalistique susceptible de réduire à néant les invocations aux fétiches malveillants proférées dans la nuit par ses épouses, toutes désireuses au même degré de voir arriver bientôt la mort de leur royal époux, afin de jouir de leur liberté et de leurs richesses.

« Ibaka sait fort bien à quoi s'en tenir sur les sentiments de ses femmes. Il en possède par douzaines : les unes vieilles, les autres jeunes, fort laides pour la plupart. « Les plus âgées, dit-il, se sont enrichies à mon service, et elles souhaitent ma mort pour reconquérir leur liberté; les plus jeunes sont des créatures coquettes et ingrates; je les ai à peine tirées de l'esclavage pour en faire mes épouses, qu'elles désirent se débarrasser de moi et aller papillonner librement avec mes jeunes courtisans. »

« Ibaka ne dit pas qu'il est jaloux à l'excès et qu'il se montre d'une sévérité féroce envers ses épouses coupables seulement de flirtage avec les élégants de Bolobo. Tout récemment, il surprit une de ses jeunes belles en conversation criminelle avec un beau gars du pays.

« Les deux flirteurs furent condamnés séance tenante à être noyés dans le Congo. On les lia ensemble, face à face, très étroitement avec des lianes, et on les jeta ainsi dans le courant, « pour aller disait leur juge, goûter dans une autre patrie les joies impures de l'amour défendu. »

« Après la cérémonie de désensorcellement de sa hutte, le roi de Bolobo rentre chez lui pour terminer sa toilette. Ses favorites du jour retouchent habilement son maquillage, plaquant deca, deca sur ses épaules, sur son dos, le long de son nez, autour des yeux, quelques couches épaisses de couleur, rouge, bleue, jaune, noire ou blanche. Ibaka, coiffé depuis son lever, boucle lui-même sa ceinture, passe en sautoir unealebasse pleine de gin ou de vin de palme, attache son collier de verroteries, et se rend armé du soi-disant sceptre royal sur la place de son village, où la foule servile

vient le saluer. Un courtisan lui offre à boire, un autre lui donne à manger; et le roi, sans paraître fâché le moins du monde, accepte les victuailles qui lui sont offertes, boit et mange, non sans avoir au préalable accompli les cérémonies qui président à toutes ses libations.

« Par défiance de ses pourvoyeurs, Ibaka n'avale jamais rien sans que l'un de ses serviteurs, ou à l'occasion l'une de ses épouses, n'ait goûté aux aliments ou trempé les lèvres dans le liquide qu'il doit ingurgiter.

« Depuis l'incendie de la station, le roi de Bolobo ne termine pas une seule de ses journées sans se rendre avec l'une de ses épouses préférées à l'endroit où le steamer de Stanley stoppe d'habitude. Là Ibaka et sa royale moitié lancent dans l'eau quelques menus cailloux, et plongent par trois fois dans l'onde pure de la baie une statuette en bois grossièrement sculpté, fétiche privilégié du souverain. Cette ordalie a été inventée par Ibaka dans le but de se concilier les faveurs de Boula Matari.

« Avant de se coucher, lorsque la nuit est calme et seréine, le makoko bayanzi, très friand de spectacles dansants et chantants, se déplace avec une suite nombreuse et court assister, dans l'un ou l'autre des villages soumis à son sceptre, à quelque bruyante fête improvisée en l'honneur d'un illustre défunt, ou à l'occasion du mariage d'un personnage de marque.

« Les chœurs des Bayanzi, toujours scandés par des battements de tambour, des tintements de gong et des grincements arrachés à des instruments primitifs, sont d'une monotonie désespérante et énervante.

« La principale danse consiste en un balancement lascif du haut du corps, et en contorsions qui, les vapeurs de la boisson aidant, ne tardent pas à prendre un caractère fort risqué.

« Ibaka possède deux cents esclaves mâles et femelles. Il y aura donc à sa mort quarante victimes humaines sûrement immolées; la coutume étant chez les Bayanzi de sacrifier, à la mort d'un chef, le cinquième de ses gens de service.

« Au village de Bolobo, on a généralement recours à la strangulation ou à la pendaison, lorsqu'on procède aux horribles réjouissances des sacrifices humains.

« Les étranglés et les pendus sont seulement décapités lorsqu'ils ne donnent plus aucun signe de vie, leurs crânes, comme je l'écrivais plus haut, sont alors exposés, jusqu'à décomposition entière, sur la toiture du personnage en l'honneur duquel ont eu lieu ces odieuses immolations. »

Ici s'arrêtent les notes de voyage de l'explorateur Brunfaut.

Comme nos lecteurs ont pu en juger, les renseignements concernant les peuplades bayanzi et leur bizarre monarque ne font pas défaut dans le présent ouvrage. Ils sont dûs au talent observateur de deux Belges, deux Yprois, qui ont songé l'un et l'autre à faire profiter la science ethnographique de leurs études, en même temps qu'ils coopéraient efficacement à la réalisation de l'œuvre philanthropique élaborée, organisée et magnanimement soutenue par S. M. Léopold II.

De son côté, le lieutenant Liebrechts recueillait de nombreuses observations sur les habitudes bayanzi.

Il nous serait impossible, sans nous exposer à des redites fatigantes pour le lecteur, de citer de longs passages de la correspondance du lieutenant d'artillerie. Voici l'extrait d'une de ses lettres, traitant de la division du temps chez les Bayanzi.

« Les indigènes de Bolobo divisent l'année en quatre saisons : le *njovoro* (avril et mai), pendant laquelle les pluies tombent avec abondance; l'*isebo* (juin, juillet et août), saison sèche, presque exempte de pluies; le *mpira* (septembre, octobre, novembre et décembre), époque des grandes pluies, au cours de laquelle les eaux atteignent leurs plus hautes crues et où les natifs se livrent surtout à la pêche au filet; enfin le *moanga* (janvier, février et mars), où il tombe assez régulièrement une petite averse tous les huit jours. »

